la réputation d'être un « ogre d'avarice ». Si C. Petry lui-même oppose les deux sultans et leur façon de régner, il conçoit bien que le contexte dans lequel se déroulent les deux règnes fut décisif et que le jugement des contemporains doit être modulé.

Cet ouvrage se termine comme il se doit par une bibliographie dont on regrette qu'elle fasse si peu place aux travaux publiés par des institutions ou des auteurs français. À propos des travaux urbains de l'émir Azbak (p. 49), on aurait aimé voir la citation du petit livre de Doris Behrens-Abouseif sur l'Azbakiyya [7] et la réflexion sur l'évolution de la bureaucratie mamelouke (p. 52-55) aurait pu s'accompagner de la mention de l'ouvrage de Bernadette Martel-Thoumian sur *Les Civils et l'administration dans l'État militaire mamlūk au XVe siècle* [8]. Cette critique ne remet bien évidemment pas en cause la valeur générale de cet ouvrage.

Sylvie DENOIX
(IREMAM, Aix-en-Provence)

Boaz SHOSHAN, *Popular culture in medieval Cairo*. Cambridge Studies in Islamic Civilization, Cambridge University Press, 1993. 23,5×15 cm, 148 p.

L'étude de B. Shoshan est relativement brève. Le texte, proprement dit, n'occupe que 78 pages, suivies d'un appendice, de notes (p. 83-135), d'une bibliographie et d'un index. L'ouvrage se présente comme un essai pionnier (p. x) destiné à provoquer la réflexion, ici en réunissant des approches diverses de la culture populaire de l'Égypte mamelouke, qu'on peut saisir aussi bien à travers des pratiques ou des cérémonies qu'à travers des croyances ou des textes.

Après une brève préface où l'auteur justifie le choix de la période mamelouke par l'existence de sources abondantes, il présente rapidement, dans l'introduction (p. 1-8), Le Caire mamelouk et les grands phénomènes du temps, qui étaient de nature à frapper les sensibilités (pestes, spectacles, exécutions publiques); puis il donne sa définition de la culture populaire. Divers aspects en sont réunis en cinq chapitres. Le premier (« Le soufisme et le peuple », p. 9-22) est un tableau des activités des soufis (avec une analyse des thèmes de sermons du šāḏilī Ibn ʿAṭāʾ Allāh al-Iskandarī, p. 15-16) ainsi que des croyances et de la vénération dont les soufis étaient l'objet. Le second chapitre (« La biographie de Muḥammad par al-Bakrī », p. 23-39) est l'analyse d'une *sīra* du Prophète, que B. Shoshan fait remonter au IXe siècle, condamnée et considérée comme irrecevable par les auteurs officiels d'époque mamelouke, et qui traduisait de façon romancée le thème de la transmission du *nūr muḥammadī* depuis Adam jusqu'au Prophète. Le troisième (« La fête du Nawrūz : un monde mis sens dessus dessous », p. 40-51) est une enquête sur l'origine de cette fête de Septembre chez les Coptes, sur son sens perçu par B. Shoshan comme un renversement des statuts sociaux, et sur sa disparition au Caire

7. *Azbakiyya and its environs from Azbak to Ismāʿīl, 1476-1879*, Le Caire, IFAO, 1985.

8. Damas, IFEAD, 1992. Cf. *Bulletin critique*, n° 10 (1993), p. 143-146.

BCAI 12 (1996) B. Shoshan: Popular culture in medieval Cairo, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

durant le xve siècle. Puis vient (« La politique et l'" économie morale " de la foule égyptienne », p. 52-66), une recherche sur la logique implicite des manifestations populaires dans lesquelles l'historien peut lire un certain sens de la légitimité politique, et une conception des devoirs du prince musulman en matière d'approvisionnement de la population en céréales. Un dernier chapitre (« Culture populaire et haute culture dans le Caire médiéval », p. 67-78) est consacré à la présentation du mouvement d'échange qui, selon B. Shoshan, anime la culture égyptienne de l'époque, soit d'une part l'effort fait par les représentants de la « haute » culture (Ibn Taymiyya, Ibn al-Ḥāǧǧ, Idrīs b. Baydākīn at-Turkumānī) pour éradiquer les innovations blâmables (culte des saints, visite des tombes, conduite des femmes) ou l'effort fait par le pouvoir pour fournir au peuple des cadres festifs qui le fassent participer à la vie commune (fêtes officielles du *maḥmal*, de la crue du Nil, des entrées sultaniennes); d'autre part, la « montée » de pratiques populaires (comme le culte des saints) vers les hautes classes qui les adoptent. Il n'y a pas de conclusion.

Cet ouvrage est de lecture agréable et réunit une utile masse de références (d'où l'importance du volume des notes) pour qui voudra revenir sur les questions abordées par l'auteur. On pourrait être tenté de considérer comme disparates les résultats de cette enquête, où on trouve à la fois des tableaux un peu impressionnistes (par exemple, dans le chapitre consacré au soufisme : la publication de la thèse d'E. Geoffroy sur la mystique à l'époque mamelouke aura montré, lorsque paraîtra ce compte rendu, qu'on peut mener l'analyse plus loin, et autrement; mais l'auteur ne pouvait la connaître) à côté d'analyses précises de textes (le chapitre second qui tranche sur l'ensemble) ou des relectures de descriptions de mouvements populaires ou de cérémonies, descriptions généralement déjà connues mais qui sont ici réinterprétées. Il serait injuste de ne pas voir que B. Shoshan s'est précisément efforcé de commencer à réunir des matériaux volontairement variés dont il ne tire encore aucune conclusion d'ensemble. On comprend que ces diverses approches soient nécessaires pour évoquer les diverses manifestations de cette « culture populaire ».

Mais l'enquête de B. Shoshan se veut largement guidée par un recours aux sciences humaines et à la comparaison avec des phénomènes de culture populaire en Occident chrétien : les noms de R. Chartier, E. Le Roy Ladurie, J. Le Goff, R. Mandrou apparaissent dans la bibliographie (je ne cite que ceux qui sont connus à la fois du public français et du public de langue anglaise parce que leurs travaux ont été traduits en anglais) et leurs ouvrages ont visiblement nourri l'enquête. B. Shoshan a fait des choix de problématique, qu'il expose clairement dans son premier chapitre. Pour lui, la culture populaire peut être connue à partir de matériaux spécifiques. À la position de R. Chartier pour qui la tâche de l'historien est non la recherche d'une culture particulière, mais des voies différentes dans lesquelles le matériel connu est employé, il préfère celle, plus traditionnelle, de J. Le Goff pour qui il existe des genres de « textes », écrits ou non écrits (cérémonies par exemple), qui, en dépit de leur frontière incertaine, fournissent des bases sûres pour l'étude de ce qui est populaire de façon primaire. Il y a une culture de ceux qui sont (p. 7) « socialement inférieurs à la bourgeoisie » (?), une culture dont certains éléments « ont été créés par eux et d'autres pour eux » (*ibidem*). Ce sont donc des exemples de ces divers éléments que présente B. Shoshan.

BCAI 12 (1996) B. Shoshan: Popular culture in medieval Cairo, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

C'est ici qu'interviennent les choix de l'historien, sur lesquels on peut s'interroger. La *sīra* « apocryphe » d'al-Bakrī (dont nous ne savons pas quelle diffusion elle avait dans les milieux vraiment « populaires ») a-t-elle été créée par ou pour ces milieux? On comprend qu'elle pouvait aider des esprits frustes à saisir la notion de *nūr muḥammadī*; mais cette dernière notion est-elle elle-même populaire? En fait, sommes-nous sûrs que les lectures « populaires » de nombreux récits de miracles, et autres phénomènes étranges du monde soufi de l'époque, étaient bien celles des contemporains, et ne sont pas d'abord la nôtre? Le soufisme est un des points centraux de l'enquête de B. Shoshan (chapitres I et V). Il est surtout appréhendé, à la suite de L. Fernandes (selon B. Shoshan, p. 21), comme ce qui, à partir du XIVe siècle, aurait permis de maintenir l'équilibre entre le groupe militaire dominant et le reste de la population, ce qui est reprendre l'ancienne analyse de Lapidus sur le rôle médiateur des *'ulamā'*, et l'appliquer aux soufis. N'est-ce pas réducteur, et se condamner à voir partout des manipulations sociales? En quoi le matériel festif analysé dans les chapitres III et V est-il de soi « populaire » tel que l'entend B. Shoshan, ou quand et pourquoi l'est-il devenu? Le fait que le Nawrūz se maintienne le mieux dans une Haute-Égypte restée davantage chrétienne nous paraît relever d'un autre mécanisme que l'éloignement des « Egyptian provinces » (p. 50) par rapport au Caire. En revanche, les interrogations de B. Shoshan sur les notions politiques ou morales implicites qu'on peut lire dans les manifestations populaires nous paraissent tout à fait justes, et pourraient d'ailleurs être étendues à d'autres aspects du fonctionnement d'un régime militaire dont on a trop facilement dit qu'il était étranger aux normes religieuses de l'Islam.

Ces quelques remarques ne doivent pas masquer l'intérêt de cet essai sur la culture populaire (même si la position de R. Chartier sur la question, qui n'a pas été adoptée, nous paraît meilleure). B. Shoshan n'est sans doute qu'au début de son enquête (le redoutable problème des *Mille et Une Nuits* et autres productions « populaires » n'est pas abordé). Souhaitons-lui bonne chance.

Jean-Claude GARCIN
(Université de Provence)

Halima FERHAT, *Le Maghreb aux XIIe et XIIIe siècles : Les siècles de la foi.* Éd. Wallada, Casablanca, 1993. 184 p.

Ce livre est un recueil d'études portant sur les courants religieux qui ont marqué les XIIe et XIIIe siècles au Maghreb. Dans la première, sur « L'évolution de l'écriture hagiographique entre les XIIe et XIVe siècles au Maroc » (p. 13-28), l'auteur exploite largement les corpus hagiographiques, classés en deux groupes d'ouvrages. Les premiers, composés entre la fin du XIIe et le début du XIIIe siècle, s'inscrivent dans la grande période almohade mais traduisent les prémices du désastre de Las Navas de Tolosa (1212). Ils ont un dénominateur commun : le sacré est universel et n'est réservé ni à une famille, ni à une région, ni à une

BCAI 12 (1996) B. Shoshan: Popular culture in medieval Cairo, recensé par J.-Cl. Garcin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net